

## EN CHERCHANT UN LOYER

### UN PEU D'HISTOIRE

Vous tous qui me lisez, connaissez-vous le pire ennui du locataire? La réponse vient subitement à votre esprit: c'est d'avoir à subir à chaque année le supplice du propriétaire: "Gardez-vous votre beau loyer cette année? C'est une piastre de plus". En vous-même vous lancez un juron contre le sort qui vous a fait locataire.

Comme bien d'autres, j'ai eu à me chercher un loyer cette année. Ça fait neuf ans que j'habite le même logis, c'est dire que j'ai horreur des déménagements. J'ai suivi le conseil de ceux qui ont l'air de s'y connaître: "Déménager souvent, ça n'enrichit pas". N'allez pas croire que je suis plus riche pour tout ça.

C'est mon propriétaire qui s'est enrichi à mes dépens; cette année, je me suis mis dans la tête d'en essayer un autre. Je suis tombé sur un bon. Parce que je lui ai dit que je travaille au *Devoir* depuis longtemps, il m'a loué pour trois ans. C'est donc une bonne recommandation de travailler pour M. Bourassa", dis-je à mon futur propriétaire. Celui-ci m'a répondu par un bon rire franc qui me fait croire que j'ai rencontré un autre homme qui ne hait pas notre directeur. Aussi j'ai vu accroché au mur de ce bon Canadien un beau grand portrait de sir Wilfrid Laurier, mais je n'ai pas vu ceux de MM. Meighen, Monty et Patenaude.

Avant de choisir mon futur loyer, je vous assure que j'en ai fait des démarches. Si j'ai semé bien des fatigues, j'ai par contre récolté une grande consolation en savourant de l'histoire de chez nous. Je veux vous dire en quelques lignes ce qui m'a été raconté et qui pourra sans doute intéresser quelques-uns de nos lecteurs.

Un samedi après-midi, je suis parti de bonne heure, pour me chercher un loyer. Notre-Dame-de-Grâce m'attirait un peu par le bon air qu'on y respire l'été. J'avais entendu dire qu'il y avait par là beaucoup de constructions nouvelles, mais j'étais loin de me douter que les prix fussent aussi élevés. La longueur du trajet me découragea autant que le prix des loyers. N'ayant pas été heureux dans mes recherches, je repris les petits chars, songeant que si je devais y retourner, ce serait pour rentrer aux Incurables. En respirant le bon air du boulevard Crémazie, j'espérais me sauver de cet autre voyage à Notre-Dame-de-Grâce.

Un ami, le matin, m'avait conseillé de voir certain logement sur la rue de Lorimier, en haut de la ligne du Pacifique Canadien. Ça devait être ma dernière visite de ma journée et la plus reconfortante.

Je me dirigeai vers cet endroit. L'aspect extérieur était superbe. J'entrai et mon premier coup d'oeil sur l'intérieur riche de boiserie me fit l'impression que le prix devait être trop élevé pour mes moyens.

Ne voyant personne dans le logis, j'ouvris la porte de la cave et j'y descendis pour rencontrer le propriétaire, un monsieur Langlois. M'étant présenté avec la recommandation de mon ami, je m'informai des conditions du loyer, et comme elles ne me convenaient pas, je ne pus faire aucun marché.

Charmant homme, ce monsieur Langlois me demanda sans plus:

— "Où travaillez-vous?"

— Au *Devoir*.

— Ah! vous travaillez pour M. Bourassa. J'ai bien connu son oncle, M. François Bourassa, le père François, comme on l'appelait.

— Oui! racontez-moi donc cela.

— Il y a assez longtemps de cela. Je suis né à Saint-Paul-de-l'Île-

aux-Noix. Comme vous savez peut-être, ça se trouve dans le comté de Saint-Jean-Iberville. M. Bourassa est mort à l'âge de 95 ans, après avoir été au moins 45 ans député de ce comté.

"C'était un bon vieux, le père François. J'ai grandi dans le même rang avec ses garçons. Il s'intéressait à tout le monde. Quand il rencontrait un enfant de cinq à six ans, il le saluait comme si c'eût été un homme. C'était un monsieur poli dans la force du mot.

"Un jour, il était fatigué d'être député. Il voulut se retirer, mais ses électeurs ne l'entendirent pas de même. Ils disaient: "On va lui faire plaisir encore une fois, on va l'élire par acclamation". Aussi ses élections, il les gagnait à coups de chapeau.

— Les temps sont changés!

— Quand la session était finie, il recevait des valises pleines de beau papier. C'est lui-même qui distribuait cela. Il fallait que les enfants vinssent eux-mêmes le chercher. C'était bien rare quand nous étions obligés d'acheter des cahiers pour l'école. M. Bourassa nous en fournissait pour toute l'année.

"C'était un homme qui s'était instruit par lui-même il y en avait pas beaucoup pour lui tenir tête. Un trou, une cheville. Il aurait pu nous intéresser de six heures du soir au lendemain matin".

"Quand il nous parlait de sir John Macdonald, il l'appelait le *vieux brûlot*. Il a toujours dit que c'était lui qui avait fait mettre le feu aux bâtisses du parlement à Montréal pour les faire reconstruire à Ottawa, afin de faire plaisir aux gens d'Ontario".

Comme il commençait à se faire tard, je remerciai ce gentilhomme qui me semblait venir d'un autre monde et j'oubliai mes fatigues de l'après-midi.

Si je n'ai pas trouvé à louer cet après-midi là, j'ai toujours bien trouvé un propriétaire intéressant et ... un premier-Typoville.

Lino LENOIR

## Et les quatre cent mille autres?

Mgr Curotte, dans une récente lettre au *Devoir*, disait à propos de notre représentation à Rome au cours de l'Année Sainte: "... Nos compatriotes (les Canadiens français) devront mettre beaucoup de modestie à proclamer leur esprit catholique romain; ils n'ont pas brillé au premier plan, ni même au second: ils n'ont pas atteint le chiffre global de 400!..."

Si à peine quatre cents pèlerins du pays se sont rendus à Rome, on peut dire sans se tromper que quatre cent mille ont désiré y aller. Mgr Curotte sait bien, lui, qu'on est pauvre. M. Firmin Létourneau pourrait lui dire que du côté des "habitants" on n'avait pas de \$1,500 à \$2,000 à dépenser pour aller à Rome. Les ouvriers encore moins. Avec les maisons en "tire-bouchon" de M. Dupire, à \$40 par mois, il ne reste guère d'économies. Les professionnels sont pauvres, eux aussi. A nous créer une mentalité, à nous débarrasser de notre "laine", ils perdent et leur latin et leur argent. Il y a des riches. Ceux-là sont épais de graisse et maigres d'esprit. Le Colisée, ce doit être une marque de conserve; ils écrivent Tibre avec un "g"; Raphaël, Michel-Ange, Le Corrège, Annibal Carrache imprimaient des "post cards" avant Gutenberg. Rome, mais oui, c'est la ville des Borgias: ils ont lu Zévacco, ou les feuilletons de la "Commère".

Ceux, de chez nous, qui sont allés à Rome formaient une élite remarquable. Déjà, en conférences,

ils nous ont raconté ce qu'ils ont vu et entendu. Eux n'étaient pas des confits dans la suffisance et l'ignorance. Ils ont pensé aux vieilles rives du pays quand ils s'émerveillaient de la splendeur de Rome. Les quatre cents églises de la Ville Eternelle ont révélé leur beauté aux observateurs de chez nous. La voix du Pape les a charmés. Ils l'ont entendue résonner sous la voûte de Saint-Pierre. Ils sont revenus l'âme débordante et ils font faire aux humbles, aux quatre cent mille qui ont désiré voir Rome, le voyage, par conférence.

GROS-LARD

## Bienvenue à Gaby

Nous souhaitons la plus cordiale bienvenue à notre gentille collaboratrice *Gaby*, qui veut bien prendre charge du coin féminin. Nous la remercions de son dévouement envers nos lectrices et nous osons croire que celles-ci l'accueilleront avec joie.

Si quelques-unes de nos lectrices sentent le besoin de s'épancher dans le coeur de notre collaboratrice, elles devront adresser leur correspondance comme suit: *Gaby*, le *Compositeur*, a-s Lino Lenoir, Typoville, 336, rue Notre-Dame est, Montréal.

## Ses tomates!

Il y a deux ans, j'étais allé à St-Hyacinthe pour affaire. Je m'étais retiré chez une famille canadienne-française. On avait causé de choses et d'autres quand on en vint à parler de M. Bourassa:

— Le voyez-vous quelquefois?

Je répondis que si, qu'il était fort occupé et faisait des conférences un peu partout.

Une vieille dame, qui n'avait dit un mot de la veillée, se hasarda:

— Je ne l'aime pas, Bourassa, moi, ô ça non!

— Vénéritable dame, lui dis-je, pourrais-je en connaître la raison?

— La raison! la raison! fit-elle vivement, c'est bien simple. Vous savez, son assemblée de St-Hyacinthe en 1911?

— Mais oui, M. Bourassa avait parlé, je crois?

— Oui, oui, il avait parlé, et on m'avait vidé un jardin de tomates que j'avais, pour les lui lancer. S'il n'était pas venu on ne m'aurait pas volée, voilà!

GROS-LARD

## Papa heureux

Nos félicitations à M. et Mme Roméo Gadbois, assistant-clicheur au *Devoir*, qui viennent de faire baptiser un garçon: Joseph-Gérard.

Parain et marraine, M. et Mme Noé Tellier, oncle et tante de l'enfant.

## Coin féminin

### Bonjour!



## Mon négatif

### Regards scrutateurs

Si c'est ennuyant parfois de m'enfermer dans ma chambre rouge, c'est avec joie que j'en sors, si j'ai réussi à bien développer mes négatifs.

Lors de notre dernier numéro, j'ai pris un tram de la rue Papineau pour retourner à la maison. Pour voir si les voyageurs étaient curieux, j'ai sorti le Compositeur pour le lire. A côté de moi était assis un Juif de la petite Jérusalem d'en haut de la ligne du Pacifique Canadien. Tout de suite, il s'est tourné vers moi pour reluquer la chandelle allumée et la vignette La fuite en Egypte qui a dû lui rappeler des souvenirs cuisants de ses ancêtres. Il em-



pestait l'ail, l'animal. Je me suis détourné de lui pour éviter cette haleine et en ce faisant, je me suis aperçu que tous les regards convergèrent vers notre chandelle. Sans faire semblant de rien, j'ai pris mon petit kodak de poche — j'en ai de toutes les grandeurs — et en faisant un mouvement circulaire j'ai réussi à photographier les quelques yeux perplexes que je vous présente aujourd'hui. Le mouvement fut si rapide que je n'ai pu saisir que l'oeil droit de quelques reluqueurs.

Mon négatif empiétant trop sur l'espace qui m'est alloué, je termine en vous disant que le quatrième oeil en descendant est celui d'une belle Andalouse aux yeux noirs...

D. VLOPPEUR

## Les contes du "Compositeur"

## UNE FOIS...

Une fois... c'était la mi-carême à la campagne. Il y a bien longtemps de cela. Dans ce temps-là on s'amusa pendant trois soirs: la mi-carême, les sauvages, et les nègres. Les plus enragés amuseurs ajoutaient un quatrième soir, le lundi, qu'ils appelaient le soir des *poloques*.

Cette année-là, le curé avait dit à ses paroissiens au prône: "S'il y a des imbéciles dans la paroisse, il y en a qui vont tourner leur capot à l'envers à la mi-carême." Hélas! il y en eut.

Un brave père avait défendu au plus vieux de ses fils de faire la mi-carême. Le fils obéit.

Enfin le soir des *poloques* venu, le grand frère ne put résister à l'invitation de ses amis.

Le lendemain matin, après une verte semonce, les petits frères entendirent:

Le père.—Je t'avais défendu, Oscar, de faire la mi-carême.

Oscar.—Je n'ai pas fait la mi-carême, j'ai fait les *poloques*.

Jean KIRI

## Echos de Presseville

Alarie, dis-nous donc pourquoi tu te mets toujours sur ton 36, le samedi. Comment t'habilleras-tu à la Saint-Jean-Baptiste?

—Saulniers, si tes salopettes sont trop petites, vends-les à Alarie qui en a plus besoin que toi.

—Notre fameux balayeur Bélanger se vante de ne jamais paraître dans les colonnes du *Compositeur*. Aujourd'hui te voilà dans les échos. Aimes-tu ça?

—Oh! oh! Johnny, tu as enfin lâché la queue du chat. Le filleul serra-t-il grand ou petit comme son parrain? Nos félicitations.

—Le maire Gladu, de Presseville, nous prie de demander aux propriétaires du *Compositeur* de ne plus mettre de chandelle allumée dans les colonnes du journal. La dernière a manqué de mettre le feu au tympan de la Miehle.

Scie LENCIEUX

## Sur la Passerelle

Nous sommes heureux de dire que notre numéro anniversaire a été reçu avec enthousiasme par nos lecteurs. Il n'est pas resté un seul numéro dans les dépôts.

Les propriétaires du *Compositeur* étaient loin de penser qu'ils sortiraient un numéro en deux couleurs au premier anniversaire.

La couleur rouge nous a été gracieusement fournie par notre ami, M. Biron. Comme il en restait un peu, *Gros-Lard* l'a emportée pour enrichir son musée.

Volume II—No 1...!!!!

Notre Typographe s'est écarté de rire en composant cette ligne. Il pensait dès nos premiers numéros que nous ne rendrions pas loin. Je l'entends encore: "Hi! hi! hi! hi! ah! ah! ah! ah! oh! oh! oh! oh! mes côtes! mes côtes! Ah! ah! ah!"

Lionel est à l'honneur! Il compose des articles manuscrits de Lino Lenoir pour s'exercer. Lino s'évertue à écrire aussi mal que M. Héroux ou M. Dupire pour l'habituer. Sans vouloir faire de la peine à nos bons amis, Lenoir trouve que c'est impossible de les surpasser.

Une demoiselle a supplié instamment Lino Lenoir de ne pas la faire traverser sur la passerelle. Peut-on être si humble!

Le *Compositeur* était sous presse quand nous avons appris que Mlle Laliberté et M. Pilon étaient retenus à la maison par la maladie. Leur retour nous prouve que leur maladie ne fut pas des plus dange-

reuses. Tant mieux. Attention aux rechutes.

Notre camarade Blaquière est enfin au poste et décidé à attendre les chaleurs pour prendre des vacances.

Jusqu'à M. Cadieux qui fume des purs havanes. Quand M. Berthiaume le voit arriver avec un de ces fameux cigares, il se dit: "Ah! ben, *tonnon*, la fin du monde s'en vient!"

Arthur Dubuc est tellement fier qu'on ait parlé de sa "blonde" qu'il s'est acheté un beau chapeau pour passer sur la passerelle.

J'ai vu MM. Lafortune et Lenoir s'engager sur la passerelle en riant. Ayant prêté l'oreille, j'ai entendu M. Lafortune demander à Lenoir:

—Voyons, M. le directeur, avez-vous lu qu'on vient de donner une garde de corps de six hommes au prince de Galles?

—Ça se peut, je n'ai pas eu le temps de lire les nouvelles hier.

—Pouvez-vous dire pourquoi cette garde de corps?

—!!!!!!

—C'est parce que ça prend six hommes pour porter une civière!

—Hi! hi! hi! !?!?!?!?!?

Avez-vous vu arriver Achille, lundi matin, avec un casque de *bloke*? Dazé se demande si Achille a fait venir son casque directement de Liverpool.

Un lecteur nous demande si *Tante Annette* a digéré son poulet. Un coup de téléphone nous a appris qu'elle l'a même trouvé délicieux. Elle a gardé le *wish bone* pour nos correcteurs d'épreuves.

La semaine dernière, M. Toupin avait l'air de chercher quelque chose. Lenoir s'est approché et lui a demandé:

—Avez-vous perdu quelque chose?

—Je cherche le rouleau d'acier.

—M. Gadbois est parti avec. Il a reçu un téléphone disant que les sauvages menaient un vacarme d'enfer chez lui. Je suppose qu'il veut s'en servir contre eux.

—Je le pensais plus brave que ça.

Le lendemain matin, M. Gadbois est revenu avec le rouleau et s'excusa: "Je l'ai emporté pour rien; les sauvages venaient de partir comme j'arrivais à la maison. Ces *saprés* sauvages-là, ils nous causent bien des ennuis parfois, mais ils nous laissent des beaux petits Canayens en partant."

M. Gadbois se souviendra du 18 février 1926.

Vendredi soir le 12 février, après l'ouvrage de 9 heures, quatre typographes descendaient la rue Bonsecours. Lionel, qui a les yeux clairs, se pencha et ramassa trois beaux billets de tramway après que ses trois camarades eurent passé pardessus. Lionel a promis de partager avec ses compagnons de route si, un autre vendredi soir, il trouve un million...

Lionel est un chanceux. Il ne se contente pas de ramasser des billets de tramway. Il vient de recevoir deux cartes de Hong-Kong. C'est le restaurateur chinois du vendredi soir qui lui a envoyé ces cartes. See Lee est en promenade dans le céleste empire. A-t-il lu la *Presse* à Hong-Kong?

Dazé, Mailloux et Marcel Arpin, le frère de Lionel, ont reçu aussi des cartes de Hong-Kong. Notre restaurateur chinois sait pratiquer la réclame pour faire manger ses *chop suey*.

Pauvre Lionel, sa joie a été de courte durée. Durant la nuit suivante, il s'est fait voler ses quarante pigeons-voyageurs. 40! Vous parlez d'un bon ragoût pendant le carême! Voilà des pigeons-voyageurs qui ne voleront plus! Souhaitons que les voyageurs aient une indigestion à en crever.

Lionel, tu prends pas mal de place aujourd'hui. Si tu continues, j'ai bien peur que les propriétaires du *Compositeur* t'imposent une taxe.

LE GARDIEN

## Ephémérides

1925

Février

27—Vent et froid de loup. Peu de neige.

28—A 9 h. 22 du soir, tremblement de terre. La nouvelle publiée dans le *Compositeur* en attribuant la cause à M. Héroux n'était pas fondée. Il a été le premier à en rire.

Mars

1—Grand vent. Tempête de neige (14 pouces).

2, 3—Froid, 5 degrés sous zéro.

6, 7—Ça fond, beau et doux naturellement.

8—Froid et neige.

9—Doux et beau, ça fond encore.

11—Ça fond depuis deux jours, on voit les trottoirs presque partout.

Du Devoir du 31 octobre:

## L'actualité

## Anciennes luttes

M. Bourassa est redevenu député de Labelle. L'écrasante majorité qu'il a obtenue contre l'adversaire que lui posait le parti libéral témoigne de l'estime où le tenaient, malgré un éloignement de dix-huit ans, ses anciens commettants. C'était d'ailleurs à prévoir. En maints endroits et en maintes circonstances au cours de la campagne, on a pu se rendre compte combien vivace était resté dans l'esprit de tous les gens le souvenir de l'ancien député.

"Nous n'avons jamais eu qu'un député de valeur dans Labelle", disait un ancien de Papineauville, le jour de l'appel nominal. "Nous avions eu autrefois, dans l'ancien comté d'Ottawa, dont Labelle faisait alors partie, un bon député, M. Devlin. Pour celui-ci, M. Bourassa, jeune homme, a fait bien des luttes. Quand Labelle a été détaché d'Ottawa, nous n'avions pas eu besoin d'aller en ville chercher un avocat pour en faire un candidat. Nous avions chez nous un jeune homme qui promettait. C'était Henri Bourassa, déjà fameux comme orateur et qui s'était mesuré avec des adversaires redoutables. Ce jeune homme n'a pas désappointé ceux qui avaient fondé des espoirs sur lui. Il a su faire sa marque.

"Seulement il n'aurait jamais dû nous quitter, nous les gens de Labelle. Il nous appartenait puisqu'il était l'un des nôtres. En 1907, quand il a démissionné, il pouvait compter sur toute une série d'élections par acclamation. Mais enfin on ne peut revivre le passé. Encore cette année-ci, s'il avait accepté la candidature deux jours plus tôt, le parti libéral aurait bien inutilement tenu une convention. Tout le monde aurait réclamé l'acclamation de Bourassa, un vieux du comté. Les anciens l'avaient vu à l'oeuvre; les autres le connaissent de réputation; car un homme comme lui ne passe pas sans laisser de trace."

Ceux qui ont pris part à la dernière campagne dans Labelle ont pu constater, chez les anciens surtout, même chez ceux qui affichent volontiers leur couleur politique, une grande indépendance de pensée. C'est qu'avant même qu'il fût pour la première fois député du comté et pendant les années où il l'a été, M. Bourassa, s'était appliqué à développer chez les électeurs de Labelle un état d'esprit, une tendance à l'indépendance bien comprise, qui se retrouvent encore et qui ont pu se manifester, jeudi dernier, justement en sa faveur.

Même alors qu'il était choisi officiellement comme candidat du parti libéral, M. Bourassa demandait aux électeurs d'user de leur

jugement, de s'en remettre à leur conscience au lieu de suivre aveuglément un chef et de subir sans restriction l'allégeance à un parti, acceptant d'avance tout ce qu'il pourrait faire de bon ou de mauvais. Peu à peu un état d'esprit s'est formé et les fils de ceux que M. Bourassa prêchait autrefois semblent bien en avoir hérité. On cite le cas de telle et telle paroisse du comté que les politiciens de toutes couleurs n'ont jamais pu réduire à la servilité politique, votant du côté libéral à une élection fédérale et du côté conservateur à une élection provinciale, sans aucun souci des discours partisans. Comme partout ailleurs des éléments nouveaux sont venus s'établir dans le comté, quelques centres industriels ont surgi, des paroisses se sont fondées, d'autres ont grandi mais le vieux fond de la population est resté ce qu'il était, fier de sa liberté d'allure et ne voulant pas l'aliéner pour les faveurs du patronage et les promesses des politiciens.

Parmi ces gens, le nom de Bourassa, c'est celui de l'homme qui a toujours tenu parole, qui n'a jamais menti à personne et qui a préféré abandonner un avenir brillant pour rester fidèle aux principes qu'il défendait et pour le maintien desquels les électeurs de Labelle l'ont élu et réélu, contre tous les partis, même le parti libéral et quand il était dirigé par sir Wilfrid Laurier.

Les anciens du comté se rappellent les premières luttes politiques de leur député. A Papineauville, l'un d'entre eux racontait une joute oratoire fameuse qui avait mis aux prises Henri Bourassa, encore tout jeune, mais faisant les luttes du parti libéral, et quatre des orateurs les plus fameux du parti conservateur, Cornélius, F.-J. Bisailon, Bergeron, et McDougald, devenu plus tard juge.

C'était pendant l'élection de 1892. M. Devlin était candidat libéral du comté d'Ottawa qui réunissait alors les comtés actuels de Pontiac, Hull, Wright, Labelle, Argenteuil et Deux-Montagnes, c'est-à-dire tout le territoire à partir du Lac Témiscamingue jusqu'à la rivière des Millelles. Avec les moyens de locomotion qui existaient alors, il fallait bien des jours pour traverser le comté. Une assemblée contradictoire avait été convoquée à Papineauville et M. Devlin avait accepté. Un retard cependant l'empêchait d'arriver à temps. M. Laurier, alors chef de l'opposition libérale, avait demandé à Henri Bourassa de remplacer M. Devlin. Il accepta et se tint tête aux quatre conservateurs, leur donnant tout à tour la réplique. Ce fut un succès extraordinaire pour le jeune homme. Après ses quatre discours, se tournant vers le groupe adversaire: "Il n'y a pas d'autres gros canons de Montréal?" demanda-t-il.

On comprend si les gens de Labelle et particulièrement ceux de Papineauville étaient fiers de leur jeune concitoyen. Les gens de Montebello se vantaient bien fort de l'avoir eu pour maire; et c'était vrai puisqu'il avait été élu premier magistrat de son village à l'âge de 21 ans.

Dans le comté, on parle encore d'un autre succès de jeunesse de M. Bourassa quand, avec M. Devlin, il avait rencontré dans une assemblée contradictoire, à Hull, les meilleurs jouteurs du parti conservateur. A cette époque M. Bourassa était propriétaire d'une terre dans la paroisse de Papineauville. Les orateurs conservateurs demandèrent à M. Devlin: "Où est-il votre 'petit habitant'?" Il le leur désigna, qui se tenait à l'écart sur la tribune: "C'est le petit chapeau gris, là-bas." Les conservateurs firent une moue en haussant les épaules; mais, après l'assemblée, ils disaient à qui voulaient les entendre: "C'est pas un habitant ordinaire."

E. B.

Gouverne ta maison, et tu sauras combien coûtent le pain et le riz; élève tes enfants et tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

—Proverbe oriental.